

ROBERT MAYNADIÉ

Lettres à une enfance perdue là-bas.

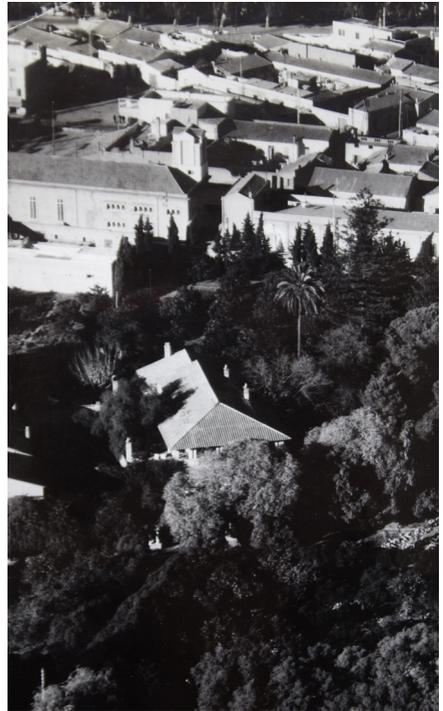


Mostaganem, Algérie 1944 - 1962

ROBERT MAYNADIE

LETTRES A UNE ENFANCE PERDUE LA-BAS.

*A ma sœur Nicole
qui, elle, ne se souvient que de tout ça.*



MOSTAGANEM, ALGERIE. 1944 - 1962

CHAQUE ANNEE QUE PASSAIENT LES CIGOGNES.

Janvier.

Les escargots de Bourgogne nichés sous
les feuilles mouillées du grand lierre.

Février.

La calèche de maman et son cheval rouge.
descendant la route du vent.

Mars.

Les abeilles bruissantes, ivres de leur printemps
dans l'amandier blanc de fleurs.

Avril.

La balançoire qui s'envole en grinçant
dans le nuage des pétales de l'acacia.

Mai.

Déjà les filles nous attendent au bord de la mer
avec leurs cornets de frites.

Juin.

Dans la cour du lycée,
les livres enrubannés de la distribution des prix.

Juillet.

Le soleil qui s'en prend à toute notre terre
pour la terrasser par écrasement.

Août .

L'oursin mangé que l'on jette à la mer bleue
et qui flotte une minute encore.

Septembre.

Les pieds nus tout violacés qui poussent
le raisin vendangé dans le fouloir.

Octobre.

Les premières feuilles mortes à mettre
entre les pages des cahiers neufs.

Novembre.

Les mandarines cueillies encore vertes
qui enflamment nos bouches impatientes.

Décembre.

Un rituel de pays froid répété à Noël
devant le feu de la Grande Cheminée.

PARENTS ET ENFANTS.

Les enfants, c'est quoi? ça sert à quoi? ça sert à une chose, pour sûr: qui est de vous ramener un temps en enfance. A la vôtre , pardi! Et c'est bien là tout ce que l'on pourrait attendre d'eux : rien de plus que de faire un retour sur soi-même.

Les miens ne m'auront donné que la moitié de cette chance.

Dans mon enfance à moi, dois-je l'avouer, je n'appartenais pas à mes parents . J'appartenais surtout à un jardin, et au delà de ses murs de pierre aux rues d'un quartier, à une collectivité de tout plein de gosses de riches, de pauvres et de moitié-pauvres.

Et l'on groupait toute cette marmaille sifflante et jacassante sous le vocable de: « ceux de Saint Jules ».

Jusqu'à leurs 15 ans, les miens enfants n'auront appartenu qu'à leurs parents.

J'aurais préféré qu'ils eussent grandi dans ma petite île grecque, dans les mains des pâtres et des marins, comme moi jadis avais appartenu à celles de Mohamed, dans la pleine et unique poésie issue de ce qui s'apparentait alors à un village .

DE SABLE ET DE CIEL.

Au commencement il y avait des grains de sable. Ceux-là qui s'écoulent tout chauds, entre les doigts d'une main d'enfant. Et puis le ciel qui s'enflamme en octobre, et rougit , puis verdit tour à tour. Et qui se met aussi à parler, et même à gronder pour nous annoncer enfin les ténèbres qui viendront plus tard.

Au réveil, je me dirais bien que ce n'aurait été qu'un mauvais rêve...

Puisque tout s'avère calme , clair et tout blanc comme dans une image de communion: il y a là le curé de notre paroisse Sainte Marcienne, chauve et tout rond bedonnant, qui s'entretient avec maman d'une voix de miel sous

des grappes de glycines qui les embaument tout autour.

Tout rentre dans mon ordre enfantin: j'ai quelques croûtes au genou, des égratignures sans conséquences. L'abbé en rit . Je commence à me faire une raison. Quand j'aurais plus tard à souffrir, il faudra aussi être capable de me taire, et d' encaisser tout et plus comme on dit. Et ce qui viendra ne sera rien moins qu' une guerre, qui l'aurait imaginé alors?!

NUAGES.

C'est blanc. C'est gris. C'est noir.

C'est rose. C'est jaune. C'est vert.

C'est parfois un peu bleu. Pas comme le ciel, non.

Bleu comme le Blues des noirs.

Alors c'est mélancolique.

C'est du vague à l'âme pour la journée.

Et quand c'est nuageux-méchant, il faut vite rentrer!

LES HIRONDELLES.

Petites comme des moucheron l'à-haut dans l'infini bleu du ciel, au plus près du grand vide sidéral, comme saoules de liberté.

Glissez vers moi d'un tir d'aile, d'un seul, droit et précis! Venez frôler le sol jusqu'au ras de mes pieds nus d'enfant, plantés ici bas dans ce crépuscule d'or oriental, aux odeurs de terres rouges et d'herbes vertes.

Je vous ai donné mon jardin, mes arbres, ma maison. De votre ciel si haut , enivrez-vous des couleurs du soir et admirez le croissant si fin de notre lune orientale, inscrit comme une virgule dans chacune de toutes les épopées de ces siècles arabes écoulés. Ici, chez nous et chez moi .

Hirondelles, vie joyeuse des ciels de mes retours d'école, toute mon enfance a glissé sur vos ailes silencieuses ...

Et, comme vous, je n'ai jamais plus rien dit de ce que vous et moi nous savions.

Aujourd'hui vous n'êtes plus de ce monde et mon silence pèse avec le vôtre. Aujourd'hui, il faut que je parle et dise. Mais comment dire vos cris en même temps que les miens?

ODEURS.

Ce sont tout de suite les odeurs âcres de cette vase séchée, voire même grillée, sale, vert-de-grisée, toute craquelée et filandreuse au toucher... cette vase qui attendait indéfiniment, au fond du grand bassin d'arrosage toujours vidé à ce bout tout perdu du jardin, que le soleil finisse enfin de la réduire en poussière.

Nous habitons un pays sec, d'odeurs sèches .

Mais là, le jour d'après, nous voilà plus près de l'eau et c'est le matin vers dix heures.

A nos pieds, les vieux bois flottants rejetés par la mer sur la petite plage de La Salamandre ont tout au contraire une odeur bien fraîche d'embruns et d'algues .

Après une chaude après-midi, quand le soleil décline vers Arzew, ces bois marins ont même pris une odeur de vieux oursins desséchés, mélangée à celle de bouts de cordages et de filets vieux comme la mer et les poissons.

J'en ai encore plein le nez et les doigts. Une odeur de mémoire, ça existe, croyez-moi.

LE SOLEIL.

Comment dire que c'est Lui qui est Tout , et que Tout est là dans Lui ?

Comment dire? Je le vois comme un melon qui explose au sol. Pour répandre du sucre partout. Là où bourdonneront mouches, abeilles, guêpes et frelons, affolés puis repus.

Tout lui pour moi, et tout moi pour Lui. Ce soleil c'est moi, éclaboussé au monde, partout où sera le monde...

Mes enfants auront-ils ce tropisme? Ce même tropisme du sucre jaune?



CALDERO ET MOUNA.

C'est le nom de la fête de chacun des printemps revenus, le lundi de Pâques. Tous les ans, le lieu est le même: ça se tient au pied des pilotis, à l'ombre des cabanons du petit port de La Salamandre.

Par castes, il faut bien l'avouer, toutes les familles se réunissent entre elles, sur le sable autour de gigantesques soupes de poissons froides dites: «les calderos», soit un kilo de poissons par personne cuit en bouillabaisse, fortement aillée et safranée, servi froid (d'où son nom) à la louche dans des assiettes creuses. Tout un rituel.

Le tout suivi d'un déploiement de grandes couronnes briochées dorées, couvertes de petits éclats de sucre blanc: «les mounas». Jusqu'au jour d'aujourd'hui, elles restent toujours en quelque sorte les hosties des grandes messes de pieds-noirs.

LES FRITES.

De gros flocons ronds de pomme de terre, croustillants, vite sortis de l'huile bouillante du marchand de rue, pour remplir les cornets de papier journal dans lesquels on plongeait nos mains après avoir essuyé le sable qui collait encore à nos doigts: «les frites de la Salamandre»!

De l'autre côté de la rue qui longeait la plage, les filles deux par deux en achetaient autant, déambulant avec leurs cornets bien à elles, ce qui leur évitait de s'en voir offrir...et d'avoir à rougir face aux garçons... bien entendu.

LA FOURRIERE.

C'était un grand cylindre de bois, une sorte de tonneau couché sur une charrette de roues à pneus tirée par un mulot famélique. Sur l'arrière, s'ouvrait et se fermait une lourde grille de fer: cela en faisait une grande cage avec l'air d'un cachot pénitentiaire.

Un homme (il s'appelait Fernando) courrait à côté, faisant deux choses à la fois: retenir le mulot et agiter devant les chiens le nœud coulant d'un lasso, accroché au bout d'un long roseau qu'il avançait devant leur tête pour les attraper.

Les chiens errants fuyaient, détalait effrayés avec tous les enfants du quartier à leur trousses qui criaient l'hallali.

Fernando, imperturbable, faisait le job. Il était la loi: Dura lex, sed lex. La Loi sévère, mais la Loi.

Cette fourrière est toujours aujourd'hui l'image que je me fais de la peine imposée au justiciable, du jugement, de l'incarcération...

LE CYPRES.

Faut-il lui faire une ode à ce cyprès?

Je le reconnais tout de suite comme l'arpenteur de l'espace de mon enfance. Partout dans le jardin de mon père, les cyprès faisaient mur face au ciel, alignés soldatesquement entre congénères. Plantés dans la voie lactée qui dessinait son arc d'étoiles d'un bout à l'autre de la voûte noire quand, loin des lumières, on se tenaient «scientifiquement» autour de Papa, pour l'observer au beau milieu du jardin.

Ils étaient la frontière de deux mondes:

Au delà du mur des cyprès, c'était le jardin du fond et ses «déserts naturels», tout un monde sauvage, livré à lui-même, avec tous ses risques d'invasions de plantes et d'herbes sauvages.

En deçà des cyprès par contre, c'était un monde bien à nous, un monde de créateurs-plantiers d'arbres et de fleurs, tout entier agencé pour nos récoltes et notre bon plaisir «civilisateur».

Les boules de cyprès étaient en quelque sorte les clefs de la Grande Porte du Styx. Aujourd'hui j'y crois encore.

LE CHEVAL ET LA CALECHE .

On avait nommé Tarzan notre cheval, un pas-vraiment pur sang arabe à la belle robe rouge.

On l'attelait à la calèche noire de maman: inimaginable attribut, sorti tout droit d'un XIXème siècle andalou, qui la trimballait comme une princesse dans toute la ville pour y faire ses courses.

Pauvre canasson: on lui faisait aussi bien tirer la charrue et même la herse qui le tuera un jour. Le malheureux était tombé en arrière, et s'était planté un pic dans la fesse! Une infection généralisée l'emportera malgré les soins antibiotiques de Papa qui n'en dormait plus pour rester à le soigner avec des infiltrations de litres de Dakin rose.

Il était aussi le bel et fougueux étrier que, dans leur commune jeunesse, montait ma sœur Nicole pour le faire galoper le long des allées de pins, de palmiers et d'orangers.

Tarzan libre. Puis Tarzan retenu. Puis Tarzan mort. Et mes larmes d'enfant, comme devant un papa mort .

LE THYM.

Faisons la part belle au surcroît d'âme que nous a donné le parfum du thym sauvage.

Il est au centre de tout. Même de nos plus intimes raisonnements. Il peut dominer notre entendement , dicter nos humeurs et s'allier le plus espiègle des amis: l'ail, à la fois alibi et joker de ses moindres discours culinaires. Je n'ai rien pu faire d'autre, par les ans, que de le gracier de ma profonde affection familiale. Je l'ai toujours reconnu mien, chère de ma chair, senteur impériale de toute ma vie.

LES CARRICOS (à Jacques et Gilbert Mathis)

On appelait comme ça de solides caisses plates de bois, montées sur deux essieux emboutés de roulements à billes. On les roulait ainsi, poussées au ras du sol de la cour ou dans les rues du quartier, avec un pilote dedans pour conduire, et deux autres dehors pour pousser. Le guidon était une planchette qui s'actionnait à droite et à gauche avec les pieds du pilote, les fesses enfoncées dans la caisse.

Il fallait une bonne semaine pour en fabriquer un. A nous tous de la cour, on en avait trois ou quatre, pour pouvoir faire les auto-tamponneuses. Je pleure maintenant toutes ces joies d'ados autant que les égratignures qu'ils m'ont donné.

LES CARTOUCHES.

C'est le soir autour de papa. Sur la table de la salle à manger, il y a le catalogue de Manufrance Saint-Etienne et devant lui la machine à faire des cartouches et les remplir de différents plombs. Des cartouches de 16 mm, le fusil de chasse à 2 canons de René, celui «qu'on savait où il était caché, tous, moi-je-sais...».

Demain, papa aura lacé ses guêtres pour protéger ses mollets des ronces du Djebel Karoum.

Il partira tôt, 2 heures avant l'aube, avec l'oncle Georges et le cousin Goémine. La démarche et l'étoffe des héros .

Le soir à leur retour, ça sentira fort le lièvre et le perdreau rouge dans toute la maison, quand il nous laissera les sortir, un à un encore tous chauds, de la gibecière... notre incomparablement jouissif plaisir d'enfants.

LES BEIGNETS.

De gros anneaux de pâte parfumée à la fleur d'oranger plongés dans un chaudron d'huile bouillante, et que l'on servait tout chauds dans une feuille de papier d'épicerie que les taches de l'huile rendaient immédiatement transparente. C'était le suprême des suprêmes : on les trempait dans le sucre en poudre du marchand et sous le croustillant, il y avait une chair à découvrir, une pâte moelleuse, élastique et blanche, gorgée d'intimes parfums qui sont l'âme exaltée de mon nez de Pied-Noir .

LA SANGUETTE.

D'une main Mohamed écrasait le poulet au sol et de l'autre il lui tenait le cou bien tendu. Ménouar, son fils, saisissait alors le couteau qu'il avait effilé sur le ciment du muret, et tranchait à vif la gorge offerte. Pour eux, c'était musulman. Pour nous, c'était païen.

Le sang giclait dans l'assiette creuse de faïence que présentait maman: un jus rouge vermeil qu'elle sous-poudrait d'ail, de persil, de sel et de poivre et courrait verser encore tout chaud dans une poêle à frire. Ce sang devenait, une fois cuit, une crêpe noire dont elle nous régalaient avec des frites.

LES NOYAUX D'ABRICOTS.

Un petit tas de cinq noyaux empilés en pyramide au pied d'un mur: c'était «la mise».

Celui qui voulait la gagner devait se mettre à cinq mètres et lancer un bombyx pile dessus, pour éclater le petit tas .

Celui qu'on nommait 'Le Bombyx', c'était un noyau d'abricot bien plus gros, et surtout patiemment poli tout rond - bien rond sur le ciment des trottoirs.

En avoir pouvait vite détruire les tas et nous rendre plus fort. Les plus beaux allaient jusqu'à coûter 30 noyaux normaux pour un bombyx convoité.

LE GLUAU.

Dans une vieille boîte de conserve en aluminium sur un feu de brindilles, on faisait fondre une moitié de chambre à air de vélo. On obtenait une colle rougeâtre dont on enduisait une fine tige de bambou, que l'on posait en équilibre précaire au sommet d'une cage à oiseaux, à la manière d'un perchoir tout trouvé

Dans la cage, on avait enfermé l'oiseau de rappel : une femelle chanteuse de serin, de verdier ou de chardonneret, selon ce que l'on voulait attraper.

A l'appel de ses gazouillis érotiques, les mâles rappliquaient dare-dare et ne pouvaient résister au perchoir si joliment offert à leurs pattes vaniteuses.

Tapis derrière les herbes folles, sous les orangers enflammés de fleurs parfumées, on attendait en fumant des racines sèches d'eucalyptus le moment où un pauvre sansonnet viendrait s'engluer.

Une fois pris, on courrait en hurlant de joie pour s'en saisir, et hop!... on lui nettoyait vite les plumes toutes collées avec de l'alcool médical dérobé au père Maynadié.

Ces «canaris», nous en revendions par dizaines aux commerçants du quartier qui les encageaient illico pour qu'ils chantent à leur porte .

Un oiseau pour le prix d'un paquet de cigarettes blondes LLaurens, sorti de l'usine Jobert de Mostaganem! L'ami de Papa !



LES LIONS.

Deux lions de pierre encadraient la porte d'entrée de la villa. Idée de Papa ou idée de l'architecte, on avait assurément voulu donner une majesté un peu exagérée à la maison. Mais bon, les enfants ne concevaient rien de tout ça, et ces statues faisaient office de chevaux de bois pour gosses de riches qui passaient des heures à les monter à califourchon. Des siècles plus tard, le grand François, fils de Nicole ma soeur, m'avoua qu'enfant il en avait une peur malade, en faisait des cauchemars et leur passait toujours devant bien 'au large' ... (Pas Héraclès pour deux sous, ce Marquand!)

PING-PONG.

C'est une petite balle légère qui dansait sans jamais chuter posée au sommet du petit jet d'eau qui jaillissait de la vasque du petit bassin. Ce joli bassin andalou dessinant une étoile à 8 branches trônait devant la maison, au beau milieu du tapis brillant des graviers blancs. Il tenait toute sa beauté de son merveilleux carrelage d'azulejos bleus qu'on avait fait venir d'Espagne pour l'en tapisser.

ROSES.

C'étaient tous ces pétales de fleurs que maman (Dieu ait son âme de poétesse) jetait par poignées à la surface de l'eau du petit bassin et qui lui faisait un manteau flottant.

Quand nous étions petits, avec mes cousins Robert et Colette, nous passions des heures entières à nager et patauger autour de la vasque, dans l'eau tiède sous le soleil qui dardait aux midis des dimanches.

Ma grande cousine Colette avait 7 ou 8 ans et arborait, sur un maillot tricoté main 'Modes et Travaux', un beau chapeau de paille tressé d'Italie. Elle riait, riait... ce que Colette riait dans l'eau en faisant des bulles, ma parole d'honneur, je me souviens encore de ses éclats de joie infinie!



SORBETS ET TORTUES.

Pour nos anniversaires, Maman transformait le jardin en Jardin d'Acclimatation et mettait de la fête sous toutes les treilles. Elle foisonnait d'idées pour les attractions .

Par exemple, ce vélo-triporteur multicolore qui promenait dans les allées des bacs à sorbets et glaces italiennes: on pouvait s'en faire servir à volonté, le gars stoppait et plongeait le bras dans les petites cuves et nous faisait des deux ou trois boules de plein de parfums, toutes absolument gratis!

Et le clou de la journée, c'était la course de... tortues . Chacun peignait un numéro sur la sienne et prenait sa feuille de laitue. Il y avait des couloirs de planches , un par tortue, et la course se jouait sur 5 mètres. Avec un bout de ficelle on leur tirait un peu de laitue devant le blase pour les faire avancer et c'était un dévouement de cris de joie qui durait le temps qui leur fallait pour faire la distance, vous imaginez bien!

LA MAISON SECRETE.

Les pièces inoccupées auraient-elles plus d'âme que d'autres? Ou plutôt, seraient-elles l'âme même de la maison, sa part de secret?

En montant à l'étage, à l'issue des 21 marches du grand escalier de bois d'ébène, on accédait au large couloir de dessert de l'étage.

Si l'on prenait à gauche, c'était pour la grande chambre des parents.

A droite, il y avait une large baie de vitres regardant le gigantesque faux-poivrier, puis un meuble chinois rare et tarabiscoté, tout plein de tiroirs à secrets.

Juste après lui, on pouvait ouvrir une petite porte sur le côté, derrière laquelle personne n'habitait.

Jamais Personne. Sauf le piano des filles le long d'un couloir...et le violon de papa, éternellement dans son étui enfermé dans l'armoire. Donc c'était ici que vivait l'âme musicale de la maison.

Et d'autres plus secrètes encore ...

Faisant face au piano, s'ouvrait une toute petite fenêtre qui donnait accès aux toits de tuiles de toute la maison. En s'y escaladant, on y tentait des escapades risquées aux ciels interdits, en marchant à pas calculés sur les

tuiles rouges, vers le refuge supérieur et suprême, le seul lieu «au dessus de tout», inaccessible aux punitions paternelles...

En revenant au pied du piano droit, il y avait un peu plus loin trois marches descendantes faisant face à une armoire imposante qui contenait des revues de Paris et des livres illustrés. Mais surtout de étagères de draps de lin amidonnés. En ouvrant ses portes, on recevait l'odeur suave de nos plus profonds sommeils .

L'ouvrir, c'était donc à la fois une délectation et un péché. L'accès à des parfums intimes connus de nous seuls, les Maynadié .

Mais attendez! A côté, s'ouvrait à gauche la salle des lumières matinales: la salle que l'on disait de repassage, exigüe, avec ses grands placards blancs, eux aussi remplis de linge de maison.

Toute l'odeur des lits d'antan était conservée là : de draps en oreillers, de dentelles en poussières, et plus au bout de cette pièce il y avait une large fenêtre qui regardait vers l'église Sainte Marcienne toute proche .

A distance, l'odeur de lin blancs s'y mariait divinement à la blancheur baptismale de son clocher.

Naissances, baptêmes, communions, mariages, tout cela consommait de la dentelle, du lin bien repassé, du blanc amidonné.

Aucun doute: la pièce des repassages et du blanc était bien orientée! Vers Marie, la sainte vierge...

SCIENCES ET VIE.

Beaucoup de livres se trouvaient réunis là, dans cette «armoire du piano».

Pas les nobles, ceux de La Littérature, ceux-là mêmes qui avaient droit aux bibliothèques aussi nobles qu'eux, celle de papa en chêne du salon, ou celle des sœurs Nicole et Aline, dans leur chambre de «grandes»...

Il s'agissait là surtout de revues pas sérieuses, ou bien scientifiques, voire même comiques, celles qu'on empilait, qu'on lisait et relisait cent fois: les Lisette, les Tintin, les Science et Vie, les périodiques qu'on ne jetait pas .

Les marches au pied de ce piano devinrent notre salle de lecture d'aficionados, les yeux plantés dans les histoires de l'Oncle Paul aussi bien que



sur les écorchés de sous-marins ou de destroyers américains. On restait là des heures durant, parfois jusqu'au souper certains jours pluvieux.

Le collège nous libérait les jeudis. Une veine: c'était le jour où la presse de France datée de la veille arrivait en ville chez notre libraire, monsieur Seban dont le fils, petit génie, était toujours premier de la classe, dans toutes les matières... Dès six heures du soir, on guettait la Citroën noire de papa qui allait nous livrer d'un coup d'un seul le Journal de Mickey et Tintin et Paris-Match et Science et Vie.

A la seconde, le temps suspendait son vol et nous plongeions «dans la cathédrale», silencieux comme des moines, ferventissimes, en pleine messe d'éblouissements: Blake et Mortimer, Orlík, La Marque Jaune, Pecos Bill, Dan Cooper, Bayard...on s'envolait dans les étoiles.

Mostaganem devenait très-très petit.... de vrai, c'était tout notre monde qui grandissait!

LE MICROSCOPE.

Une petite plaque de verre, de la moelle de sureau, un peu de colle... et voilà que la patte de l'abeille me montre des poils et que la vie grouille dans une goutte d'eau. Mince alors... !

C'est une révélation majeure. J'ai huit ans, et déjà mon œil va plus loin. Plus près du réel.

Dorénavant, je n'en croirai plus qu'à mes yeux seuls. Donc tout ce que je vois n'est pas forcément vrai ...Et comment croire encore le curé Bugeaud et son Eve née de la côtelette d'Adam, cet Eden fait en sept jours sur du sable, et ses pommes entourées de serpents... tout ce bouquet d'âneries multipliées à l'envi et plus!

La révélation de cette grande Mytho générale !
Ce fût le grand Tournant dans ma vie, ce microscope!

Mon esprit chavirait: toutes mes croyances allaient mourir debout. A la minute, tout cela en un rien de temps, et maintenant je ne tiendrai pour vrai que le tangible, ce qui me sera palpable du bout des doigts et de l'esprit.

FANTÔME.

Elle gisait dans 'le Monde du silence', ce film culte de mon enfance, dans un monde bleu-nuit, par 7 ou 8 mètres au fond de la mer.

C'était l'épave rouillée d'un vieux petit cargo, porteur de tout et n'importe quoi, comme la Méditerranée a pu en voir fourmiller pendant plus d' un siècle, couchée là sur le flanc entre bancs de sable et champs de posidonies, à une centaine de brassées au nord-ouest du bout du quai des pêcheurs .

Ce petit cargo s'appelait La Salamandre, d'où le nom que prît ce joli petit port avec sa plage de poupée, curieusement bétonnée, et ses rochers qui grouillaient de petits crabes et de grosses berniques.

C'était l'aventure la plus excitante que d'y aller à la nage pour la regarder avec nos masques et tubas, et même d'y descendre pour les plus courageux. On vivait 'en vrai de vrai' en plein Jules Verne : Vingt Mille Lieues ... face aux petits poulpes d'Algérie .

PREMIER BAISER.

Elle est brune. Ses cheveux sont très raides, comme collés à la Gomina sur son front.

Elle s'appelle Régine Pujol. Elle doit avoir 12 ans, et moi pas bien plus. Pas très belle, et moi non plus. Un peu replète, et moi très maigre.

Ce n'est pas l'été, c'est un matin gris. Je me souviens d'une petite crique cachée dans les rochers au pied d'une falaise. On est assis tous deux frigorifiés de peur sur le sable, et pourtant j'ai les joues rouges qui brûlent des oreilles au menton.

Ma gorge se ferme, mes yeux brillent, je le sens. Quand je les ferme pour avancer mes lèvres, j'ai ce sentiment de noyade, de plongeon dans la mort. Et j'attends le grand souffle de vie qui doit venir me ressusciter au bonheur, celui qu'on voit dans les films américains au Cinévox.

Une idée toute faite, vue-et-revue, volée, et emportée dans mes nuits pendant tant et temps de petits films sous mes paupières qui s'endormaient.

Je tremble d'émotion et de peur . C'est la fille du commissaire de police .

AMOR DOLOROSA .

Plus tard, c'est l'été qui vient. Aujourd'hui franc. Demain pernecieux.

Régine s'intéresse à un plus grand et plus agé, un de 13 ou 14 ans. Je ne vau plus que des clous à ses yeux.

Et me voilà parti à pleurer, enfermé dans une pièce du cabanon des Karsenty, le dernier avant la crique Alquier. A l'écart d'un anniversaire de gosses, je bégaye dans mes sanglots que je veux mourir, ce dont tous les autres ados se foutent royalement ! A côté, ils dansent enlacés et boivent des Véricouds et des Cocas.

C'est la grande mode du tube de Ray Charles «Hit the road Jack»... imaginez mon émoi, c'est la chanson qui dit « ...et ne regarde pas en arrière, non non!».

Pas de pot avec moi: depuis et toujours, mes ruptures seront inévitablement de grosses dramaturgies, toutes sortes de 'scènes IV- actes IV' limite mortelles.

SABLETTES ET SABLE CHAUD.

Le sable incandescent va brûler mes pieds nus d'enfant sous un soleil de zénith. La voiture est loin. Plus loin que les dunes!... de l'autre côté de la route, sur laquelle le goudron fond déjà!

Papa nous y attend, il a préparé un grand drap de bain bien mouillé sur le siège arrière pour mon frère Jean et moi. Parce qu'on s'en va. C'est midi...On court, ça brûle, on sautille comme des cabris qui brûlent leurs pieds à chaque pas vers la voiture .

On est aux Sablettes, la plus longue plage d'Algérie. Derrière nous, on a laissé les grosses vagues poussées par le Nordet, un vent bien de chez nous qui se lève toujours à midi, comme un gros paresseux. Et avec lui les vagues arrivant, on levait le camp.

On descendait à la plage presque tous les jours de l'été. Pour se rafraîchir le corps et l'esprit, et paradoxalement nous passions le plus clair de notre temps à nous rouler dans le sable chaud près de l'ombrelle des parents.





Finalement on s'y réchauffait le corps et ensoleillait notre esprit...en cercle de famille.

C'était un grand moment de bonheur. On le dégustait comme on suce une glace italienne. Les ombrelles des amis n'étaient qu'à quelques mètres de distance, les enfants pouvaient aller de l'une à l'autre, et surtout glaner ça et là une tranche de pastèque ou une bouteille glacée d'Orangina.

ARROSAGES.

L'hibiscus, les kanas, les rosiers, les arums, les treilles et les massifs: la fierté de papa, avec son jet d'eau qu'il faisait jaillir à dix huit heures tapantes, l'heure de l'eau magicienne qui redonne vie aux fleurs mortifiées par les longues heures de bouffées suffocantes.

Mon père, en Sa Création..!.. Celui qui coupe le moteur de sa voiture et s'avance, sûr de lui, vers le jardin que Lui a créé, tout entier foisonnant de couleurs là, sous les grands arbres de son grand-père.

Plus loin, sous les orangers, une silhouette bouge dans l'ombre: c'est Kadher, le jardinier qui, avec sa pioche ouvre et referme tout un système de buttes de terre et de rigoles, pour laisser courir l'eau des bassins jusqu'au pied de chaque arbre. Comme avaient dû le faire pendant des siècles ses ancêtres jardiniers d'Al-Andalou.

.LES SAUTERELLES

A chaque nuage de sauterelles, papa se payait de magistrales frayeurs pour son jardin. Nous, on comprenait mal son anxiété. Pourtant, il le savait bien, elles boufferaient toutes les feuilles. Toutes. Il n'en resterait plus aucune!

Le nuage passa à 500 mètres près, sur toute la ville, mais pas chez nous. Il venait des confins sud du Dahra, des abords du désert, par la vallée du Chelif, notre soit-disant grand fleuve, à sec tous les étés. Elles ne dévoraient que les feuilles tendres, les grosses feuilles résistant mieux à leurs mandibules. Les récoltes furent tout de même catastrophiques dans la région.



Au lycée, c'était un jeu d'en remplir nos cartables pour les lâcher en pleine classe d'anglais ou de latin, les cours les plus chahutés.

Dans les campagnes, les enfants bergers en écrasaient sur des pierres pour en faire des boulettes à cuire à la poêle comme des beignets . Beurk! Ils les proposaient le long des routes aux conducteurs : 10 centimes les 10 boulettes! Même à ce prix, pour rien au monde je n'en aurais goûté!

LA COUR.

En son cœur, un immense arbre: le faux-poivrier, et le goût âcre de ses feuilles que l'on suce, assis jusque tard les nuits d'été devant la porte de la cuisine, sur la margelle du petit puits.

Un puits bouché, vestige d'un temps que l'on ne veut plus connaître. La poulie y était encore. Personne n'imaginait que des lessives à grands seaux d'eau devaient s'y faire autrefois.

LE COUCOU.

Au milieu du grand jardin, pour couvrir le moteur qui montait l'eau du puits pour remplir les bassins, il y avait une petite bâtisse. Et autour de cette bâtisse, une treille de raisins Chasselas et des figuiers de Barbarie, des lézards aussi, de grandes sauterelles vertes et des chats en vadrouille .

Tout ce microcosme était recouvert d'un arbre immense qui dominait de très haut tout le jardin.

Là, tout au sommet de ses plus hautes branches, chaque année, un voleur venait s'accaparer d'un nid déjà construit par un autre volatile, s'y installer, y pondre ses oeufs et produire son chant unique pendant tout un mois: le «kookoo» du coucou.

Il m'arrive encore de l'entendre dans mes rêves à Paris, 60 ans plus tard: «KooKoo!» «KooKoo!»

LES SAPENDUS.

Les deux immenses arbres devant la maison avaient un nom si curieux qu'il en devenait magique : Sapendus. En latin cela voulait dire «savonneux», parce qu'ils savonnaient effectivement: ils donnaient été comme hiver des feuilles qui, quand on les arrachait, faisaient goutte d'un lait comme celles

des figuiers. Mais au lieu de coller, ce latex était savonneux, faisait des bulles et avait une odeur âcre.

Ces grands faiseurs d'ombre, d'où étaient-ils venus? D'Amérique latine, d'Afrique tropicale, d'Asie du sud? Qui les avait acclimatés et pourquoi étaient-ils là? pour abriter les voitures du 40° à l'ombre les jours de sirocco ou nous protéger des pluies tout le temps de notre enfance.

En reverrai-je jamais d'autres? Probablement jamais .

LES GANTS.

Les gants de soirée de maman étaient noirs, ils montaient jusqu'aux coudes. Leurs paumes étaient de peau de serpent, tout écaillées. Je les volais dans sa commode pour en faire des gants de Zorro, et me suspendre aux branches d'un sapendus .

C'était terriblement glissant, ces gants!

Chute et bras cassé. A la clinique, le Dr Lamur, prêt pour l'emplâtre, prenait papa par l'épaule: - «Tes gosses, René, ils se démerdent toujours pour se casser un bras la veille de la rentrée des classes» .

En plus, c'était vrai !

Lamur, c'était le chirurgien de la ville. Un jeune, un «arriviste de la nouvelle vague» qui collectionnait tout plein de bagnoles décapotables et américaines sur le parking de sa clinique.. Il avait en particulier une très remarquée Studbaker décapotable bleu ciel, avec des sièges de skaï jaune citron. Il venait frimer, bronzé-lunettes noires à son volant, au Tennis-club de la Salamandre.

MES SOEURS.

Elles étaient «les grandes», donc avaient une chambre de grandes , et même une terrasse à elles, et même un bureau Louis XV de ministre , et même une lampe dessus , sous un bel abat-jour comme ont les grandes personnes. Quand elles parlaient devant Jean et moi, elles parlaient comme des directrices d'école.



On avait jamais à dire mieux ou rien de plus qu'elles. C'est elles qui savaient dire comme il faut. Nous, on égrainait nos chapelets de rosarosae-rosa à notre petit bureau sans lampe ni abat-jour.

LE PETIT SALON.

Dans la salle à manger, il y avait un coin salon disons plus familial, autour d'un grand plateau de cuivre marocain. On y croisait nos jambes dans les grands fauteuils-club de cuir qui avaient vécu plus et plus, tout griffés par les chats.

Cet endroit de la maison était frais et féérique: la lumière brûlante des midis y était filtrée à travers un jardin d'ombres qui avait poussé dans l'espace entre les vitres et une grande grille espagnole de fer forgé qui protégeait la maison des voleurs. Pélargoniums grimpants, jasmins, capucines et cactées formaient comme les algues d'un grand aquarium, dont les poissons seraient criquets, cigales et coccinelles.

Les soirs d'été, on pouvait y allumer un éclairage qui faisait rappliquer tous les genkos du coin qui s'en faisait un grand terrain de chasse aux moustiques et papillons de nuit.

LES VIGNETTES.

Dans les petites épiceries de la route de Bel-Hacel, on achetait pour ainsi dire jamais rien. Mais on y était tout le temps fourrés. Matin ou soir. Dedans ou devant .

On y dépensait beaucoup de petits sous, en chewing-gums pour les vignettes de footballeurs à échanger, ou en barrettes de Chocolat Meunier pour les images à collectionner dans de beaux albums: «Les Merveilles du Monde» avec l'Egypte, le Colorado, les fjords de Norvège... et les «Animaux du Monde» avec les tigres, les caïmans, les phacochères ...

En ce temps là, les piécettes de 5 fr. et de 10 fr. étaient en aluminium! Et les 2 fr à la francisque de Pétain avaient un trou au milieu. C'était des sous qui ne demandaient pas de sous pour les fabriquer.

LA CAVE.

Elle n'avait rien d'une cave. C'était un immense hangar, à demi enfoncé dans le sol. Tout au long, au dessus, il y avait un long bâtiment qui, avant la guerre de 40, était la clinique de Papa avec ses chambres et ses lits.

Depuis il l'avait transformée en quatre appartements à louer, avec un joli perron à double volée de marches pour chacun.

Y habitaient les familles Savelieff, Pourrat et Mathis... qui, à nos sœurs comme à nous, avaient donné les amis de jeux de nos enfances.

Dès l'entrée dans cette «cave» on était saisi par l'odeur de la paille. Mohamed en stockait là pour tout l'hiver. Pour en faire du fourrage et des litières au cochon, à la vache, au cheval ... et même pour les pondoirs du poulailler. Il en fallait donc beaucoup.

Plus au fond, au delà des ballots, la lumière devenait plus incertaine, presque inexistante.

D'où cette idée de papa de tenter d'y cultiver des champignons de Paris sur des talus de fumier. Mauvaise bonne idée: bien sûr il manquait l'humidité plus que nécessaire!...Rien n'y prit, ce fût un échec total!

LA CHARRUE.

Mohamed la sortait une fois l'an. Il n'y avait que deux lopins à labourer : l'un au fin-fond du jardin, l'autre derrière les petits sapendus en face de chez les Savelieff et les Mathis.

Khader guidait le cheval, et lui, il suivait en appuyant fort sur les poignées pour enfoncer le soc.

Il transpirait, la terre était dure, sèche et coriace. On les suivait avec la bouteille d'eau et les provisions pour midi que leur avait préparé maman et Aïcha et Rhaira.

Il y avait autour de cette scène de labour une nuée d'oiseaux pour saisir les vers sortis des sillons tout juste ouverts, comme dans l'illustration de notre livre de littérature française.



MINETTE.

Pas très original comme nom pour une chatte.

C'était l'adorée des filles. Une belle Angora tigrée grise et blanche qui aura tout vécu avec nous jusqu'à sa mort, euthanasiée par papa au jour final de la guerre et notre exode.

Elle nous aura fait, au bas mot, 30 portées...! De chacune, je m'en rappelle , c'est elle qui nous amenait chaque fois tous ses petits chatons aux yeux encore collés, suspendus à sa bouche, jusqu'au fond de nos lits. Surtout les hivers, quand on avait passé les cendres chaudes de la cheminée avec la grande bassinoire en cuivre entre nos draps.

Aujourd'hui je peux encore ressenti la douceur de leurs poils sous la plante de mes pieds..

MOHAMED.

Après mon père, il est sûrement l'homme que j'ai le plus aimé dans mon enfance. « Parce que Mohamed El Kader était lui, et que c'était nous », comme dirait Montaigne.

Notre vache donnait huit à dix litres de lait par jour, pas bien plus. Chaque matin, de très bonne heure, Mohamed ramenait la traite à maman, qu'elle transvasait dans un grand faitout sur le gaz de la cuisinière.

Tout ce lait bouillait jusqu'au réveil de Jean et le mien. Et à notre petit déjeuner, un voile de crème surnageait dans nos bols. On avalait (comme maman nous disait que le faisaient les belges) des tartines de camembert trempées dans nos bols de café au lait.

Et puis Mohamed attelait Tarzan à la calèche pour nous emmener à l'école.

En descendant la route de Bel-Hacel, jusqu'au pont de Saint-Jules, on croisait des colons qui partaient vers leurs fermes au volant de leur Simca grise ou de leur Citroën noire.

LA CRESSONIERE.

C'était un bac de ciment qui faisait à peine trois petits mètres carrés. De l'eau courante le traversait sans arrêt. Le cresson y poussait à merveille. Les oiseaux s'y abreuvaient. Les libellules bleues s'y multipliaient, copulant accouplées en plein vol. C'était comme une source de vie sans fin. Avec des bambous et des figuiers tout autour. Un petit paradis en miniature.

C'était derrière la salle de ping-pong, où l'on se réunissait pour nos palabres d'ados et fumer nos premières cigarettes.

LES FIGUES.

Je me souviens surtout qu'elles collaient à nos doigts, avec leur lait amer qui coulait comme du sang blanc de la blessure quand on les arrachait de leur arbre. On les épluchait au plus vite, impatients de les manger, parfois même pas mûres, perchés dans les branches de leurs deux gigantesques arbres qui montaient jusqu'aux fenêtres des sœurs. Ces deux arbres, bien que jumeaux, donnaient l'un des blanches, l'autre des noires .

LES PLUMEAUX MAGIQUES.

Le chiendent poussait «comme du chiendent» dans les rigoles et les carrés d'arrosage à l'ombre des orangers. Une herbe sauvage envahissante, ennemi juré des jardiniers. Chaque pousse faisait des épis comme de petits plumeaux mous que l'on coupait et mettait entre les paumes de nos mains . Frotti- frotta.... En un clin d'oeil il allait tout seul disparaître dans la manche de la chemise. Magie de gosse .

L'ARAUCARIA.

Tropical. Arbre à eau. Cactusien. Si grand et si majestueux . L'Everest du jardin. Quel âge pouvait-il bien avoir pour pouvoir aller planter sa pointe dans les nuages?

Il avait une écorce écailleuse comme la peau d'un serpent . Autour de son tronc, les branches s'étagaient en hélice, et pour nous c'était à qui les escaladerait au plus haut.

Vertige de l'altitude assuré!! Surtout quand un gros hélicoptère Sikorsky plein de soldats passait à quelques dizaines de mètres de nos têtes dans un vacarme étourdissant d'hélices... chacun s'accrochait terrifié à sa branche!

LES TONNELLES.

En entrant dans le jardin sur le côté de la maison , il y avait là deux tonnelles .

La plus grande était déambulatoire, et menait à la treille des raisins, à la maisonnette du moteur, puis au grand bassin.

A son entrée, il y avait quatre marches de jolies briques qui ouvraient la promenade: on pénétrait dans une sorte de longue nef couverte de rosiers grimpants de toutes sortes, jaunes, ivoires, roses et rouges... qui faisaient un vitrail vivant distribuant la lumière sur de hauts trèfles vert tendre qui bordaient cette Voie Royale du jardin, voulue par papa.

Ces trèfles , je m'en souviens, donnaient des fleurs jaunes au bout de longues tiges qui, quand nous les mâchions, livraient en bouche un petit vinaigre au goût de citron.

L'autre treille était ronde et recouvrait, à la croisée de quatre allées fleuries, une lourde table de pierre toute recouverte de lichens. Son dôme à elle était une grande boule de chèvrefeuille chevelu et parfumé. Et ce dôme se trouvait lui-même sous le couvert des immenses pins italiens et centenaires, véritables parasols du jardin .

LES MOUSTIQUAIRES.

L'été, chaque lit de chez nous avait sa cabane de tulle. On les sortait dès les premières chaleurs du printemps et les suspendions au crochet du plafond. C'était une fête incroyable pour Jean et moi, dans notre petite enfance, que d'avoir une tente chacun, comme de grands scouts.

Celle du lit des parents était la plus grande, avec une sorte d'ouverture de

chaque côté. Son sol était le grand édredon de satin rose qui recouvrait tout le lit et qui sentait comme notre mère, tous ses parfums à la fois. On y enfouissait nos têtes profondément quand on allait y voler une heure de sieste.

LA RAGE.

Le poulailler de la cour était grillagé sur tous ses côtés, ainsi que son ciel . Le sol était de ciment avec en son centre, une petite aire de terre pleine de fientes qui abritait des trous à rats. Un jour que j'y mis une main, je fus mordu. Papa commanda immédiatement un vaccin antirabique et je fus bon pour un mois de piqûres dans le ventre: matin et soir, ce qui en fit soixante en tout! Pour mes copains j'étais plus héroïque qu'un GI américain à Okinawa! .

LA CLOCHE .

Suspendue au coin du mur, devant la cuisine, il y avait la cloche de cuivre et sa longue chaîne. Elle envoyait des volées de dings et de dongs, deux notes aiguës qui sonnaient jusqu'au fond du jardin, quand maman nous rappelait à elle. Avec, à l'issue des jeudis bien crottés, le bain forcé dans la baignoire, frottés au savon de Marseille et à la brosse de crin. Au moins ...

LES INTRUS.

Dans la salle de bains des parents, de chaque côté du miroir du lavabo, il y avait deux petites fenêtres larges comme trois mains d'homme. On pouvait quand même y glisser nos maigres petits corps d'enfants de 10 ans pour entrer dans la maison quand, les parents partis, nous n'avions droit qu'au jardin. Et une fois dedans, on dévalait l'escalier pour ouvrir à nos copains, mettre à fond le disque de Bill Haley, Rock around the clock'et sauter sur les fauteuils. On laissait toujours quelqu'un à la fenêtre pour guetter et, si les parents revenaient plus tôt que prévu, on se sauvait par les branches du faux-poivrier, après avoir glissé comme des anguilles sous les rideaux roulants de leur grande chambre et piétiné les tapis de piments rouges mis à sécher sur toute la terrasse.

GRILLADES.

Derrière le deuxième bassin, celui du fond, le long d'un mur cerné de ronces, il y avait une porcherie abandonnée dans son enclos, avec quatre petites maisonnettes et leurs auges. On y brûlait des branchettes pour faire des braises et y griller nos brochettes d'enfants: moineaux et sereins que nous avions tirés au lance-pierres ou à la carabine à air comprimé . .

NOTRE MER QUI ÊTES AUX CIEUX.

Elle nous donne du bleu à 'en veux-tu en voilà' . On peut en prendre et laisser. On peut suspendre le temps en s'absorbant en elle. Elle s'enfuit vers l'horizon, vers l'Espagne pour y nettoyer ses violences, ou bien se fait sage pour se pâmer jusqu'à s'évanouir dans ses propres brumes, plate comme de l'huile.

Le jeu de repousser toujours l'horizon . Et pourtant cette Méditerranée, tout le monde le sait, n'est qu'un grand bassin . De l'autre côté, derrière l'horizon il y aura une autre plage blanche. Et des tamaris, et des pêcheurs assis au milieu de leurs filets rouges pour les raccommoder à l'heure où le soleil darde ses fers rougis sur leurs épaules fatiguées.

Une fraternité gémellaire par delà les vagues. Malaga. Formentera ...

VAGUES A L'AME.

Dans les vagues des Sablettes , mon maillot en ficelle de coton tricotée par maman se remplissant d'eau et de sable, et voilà qu'il gonflait jusqu'à former une poche qui me pendait entre les jambes jusqu'à mes genoux tout cagneux. De honte, j'allais m'enfouir tout entier dans le sable jusqu'au menton.

Alors, une fois enterré, je restais là à contempler l'horizon, résistant peut-être déjà sans le savoir autant à Freud qu'à l'Histoire.

Au large voguait un petit paquebot noir et blanc se dirigeant vers le large.

C'était l' EL MANSOUR.

Je ne pouvais imaginer que si peu d'années plus tard il emporterait vers Port-Vendres ou bien Marseille tout ça là, la totalité de ce monde.

Et tous ses gens avec. Et tout mon univers d'enfant avec moi, banni à jamais de mon paradis.

Sûr mordicus que tous mes lézards, mes chardonnerets et mes papillons resteraient là à m'attendre.



EPILOGUE

Passeront les cigognes. Chaque année. Encore et encore.
Qui se foutent bien de l'Histoire, des guerres et des politiques.
Qui n'ont fait, ne font et ne feront jamais leurs œufs qu'ici même.

Au jardin des Maynadié.

Dans leur nid au sommet du plus haut des arbres .
Qui, eux aussi ces arbres, seront là encore longtemps pour tout dire .

Et pour voir tout cela bel et bien enseveli.

Paris le 20 Juin 2017.

